

UN TEMOIGNAGE INÉDIT SUR LE 4 SEPTEMBRE 1843

Première page d'une lettre inédite de François Delsarte à sa femme, s. d., découverte par Alain Porte et communiquée par Franck Chevalier Waille (qui prépare une thèse sur François Delsarte, artiste lyrique et musicien, professeur de chant et de déclamation ; 1811-1871).

Ma bonne amie,

Nous sommes encore au Havre, attendant le départ du bâtiment qui doit nous transporter à Morlaix. Nous avons, pour aller et revenir, deux cent quarante lieues à faire en pleine mer. Voilà j'espère un voyage qui peut compter ! Cependant il faut, pour l'entreprendre après ce dont nous avons été témoins, bien aimer la navigation je t'assure, et je suis sûr que ce pauvre Pilet à ma place se cramponnerait à terre : d'abord, avant d'arriver au Havre, au-dessus de Caudebec, nous avons vu chavirer une barque qui contenait quatre personnes ; à notre approche on repêchait quatre cadavres ! et quels étaient les infortunés : *la fille de Victor Hugo*, monsieur Vacquerie, son mari, son oncle, vieux marin, ainsi qu'un jeune enfant de dix ans. En un instant, quatre êtres bien heureux de se revoir, se dirigeant vers leur habitation où une mère et une femme les attendaient à dîner, tout cela avait cessé de vivre. Rien ne peut rendre la consternation des habitants de Caudebec. On les voyait tous rangés tristement sur le port où des pêcheurs étendaient un drap blanc sur les victimes que madame Vacquerie attendait encore à deux pas de là. Nous apercevions, d'où nous étions, les fenêtres de la maison où allait se passer la scène la plus dramatique. Cette vue était déchirante ! Nous fûmes chargés d'en apporter la nouvelle au Havre où se trouvait en ce moment madame Hugo qui, la veille, avait vu partir sa fille pour Caudebec avec la fatale embarcation dont ils venaient de se rendre acquéreurs. Nous continuâmes donc notre route maritime. Mais à dix minutes de là, nous échouâmes sur un banc de sable, précisément à côté d'un navire anglais qui avait sombré quelques jours auparavant. Nous n'apercevions plus que l'extrémité de ses mâts sur lesquels flottait encore un pavillon rouge, il se faisait déjà tard, la lune commençait à briller, et il nous fallait demeurer en cette situation plus d'une heure pour attendre la marée montante. Te figures-tu les réflexions que nous suggéraient ces deux extrêmes dont nous occupions le centre ? Nous vois-tu, le soir, par un vent fort, échoués sur le sable, contemplant, d'un côté le silence morne d'une ville en deuil, et de l'autre les mâts d'un navire sous les débris duquel gisaient encore d'autres victimes ? Ajoute que les reflets blafards de la lune rendaient cette scène plus lugubre en la colorant de sa lueur incertaine et vacillante... Mais enfin la marée, grossissant les flots, vient nous distraire de ce spectacle lamentable. Nous nous en retirâmes pour notre compte, mais ce ne fut pas sans quelques moments d'une secrète terreur. Je pourrais te raconter d'autres sinistres, mais je manque de temps, et d'ailleurs j'ai hâte de te faire assister à des scènes d'un genre bien différent.

[...]

P.S. : Si l'on compare ce témoignage à l'article du *Journal du Havre* reproduit dans *Le Siècle*, il apparaît que François Delsarte se trouvait sans doute à bord du bateau à vapeur la Petite-Emma, conduit par le capitaine Derosan, qui croisa « vers midi trois quarts » la barque des Vacquerie. Le journaliste ne rapporte pas l'épisode du navire anglais échoué, mais précise bien qu'il tient ses informations du dit capitaine, et raconte aussi que son bateau dut attendre la marée à Villequier, faute d'eau.